

SOCIÉTÉ

EXCLU WEB

Les femmes djihadistes, trop souvent sous le radar des autorités

Lorraine Redaud · Mis en ligne le 6 novembre 2023

Soumises, aveuglées, naïves... Les qualificatifs ne manquent pas pour tenter de justifier la radicalisation terroriste des femmes. Un aveuglement de la société mais surtout des services de renseignement qui, pendant longtemps, ont considéré les femmes comme de simples pions. Si l'État islamique leur interdit de prendre les armes, le risque qu'elles représentent n'en est pour autant pas moins dangereux.



Bakouba, Irak, 9 novembre 2005. Un convoi américain traverse la ville sans se douter

qu'il est attendu de pied ferme. Au bord de la route, une silhouette attend. En quelques secondes, cette partie de la ville n'est plus qu'un cratère. La silhouette s'est fait exploser, emportant avec elle cinq policiers irakiens mais aucun américain, sa cible première. Un mois plus tard, à l'autre bout du monde, en Belgique, c'est la stupeur : cette silhouette s'appelle Muriel Degauque, 38 ans, originaire de la ville de Charleroi.

Convertie en 2002 à l'islam, Muriel devenue Myriam est à ce jour l'unique femme bombe humaine occidentale. Et, déjà à l'époque, les justifications ne manquent pas pour tenter de comprendre comment une femme, archétype de la mère tendre et de l'épouse dévouée, a pu s'adonner à la violence, un acte stéréotypiquement réservé aux hommes, gonflé à la testostérone. « *La violence des femmes est un grand tabou dans notre société. On tombe tout de suite dans le cliché, dans l'extraordinaire. On a ce besoin de le classer dans le registre de l'exception ou de l'amadouer en parlant d'emprise masculine. Combien de fois a-t-on expliqué une déviance féminine sous prétexte qu'elle était tombée sur le mauvais gars !* », explique Géraldine Casutt, chercheuse au Centre suisse islam et société de l'université de Fribourg, en Suisse.

À LIRE AUSSI : Hugo Micheron : « Le djihadisme, c'est avant tout une idéologie »

Mauvaise fréquentation, schéma familial compliqué, aveuglement amoureux... Toutes les raisons les plus stéréotypées possibles ont été invoquées pour justifier les départs sur zone et la radicalisation des femmes. Pour Muriel, c'est son impossibilité à concevoir des enfants en raison d'une malformation de l'utérus qui a été choisi comme explication. Après tout, comment concevoir qu'une femme occidentale, donc jouissant pleinement de ses droits, puisse, de son plein gré, se rendre dans un endroit qui lui refuse sa liberté ? « *Il faut sortir du schéma consistant à penser que ces femmes embrassent le djihadisme par soumission, seule une minorité de femmes sont parties de façon non consentie. L'immense majorité est partie faire le jihad en connaissance de cause, non pas des conditions de vie sur place mais de l'idéologie mortifère et de la lutte armée dans laquelle elles s'engageaient a minima moralement.* », développe Louise El Yafi, juriste et essayiste, qui s'appête à publier un essai sur le sujet.

Les œillères des services de renseignement

Cet aveuglement, consistant à imaginer les femmes uniquement par le prisme de la soumission, a longtemps été une faute des services de renseignement. Quelques années

en arrière encore, « *les femmes n'étaient interpellées pour des faits de terrorisme que pour être interrogées sur les activités de leurs maris, frères ou fils. Elles étaient immédiatement relâchées ensuite et n'étaient pas judiciairisées comme les hommes puisqu'on ne les croyait pas capables d'une quelconque force de frappe en matière de terrorisme.* », éclaire Louise El Yafi.

L'année 2016 opère un tournant avec l'attentat manqué de Notre-Dame de Paris dirigé par un commando de quatre femmes : Inès Madani, Ornella Gilligmann, Amel Sakaou et Sarah Hervouët. La prise de conscience des services est immédiate, quoique tardive : oui les femmes sont capables de violence. Ces œillères sexistes ont causé des ravages : « *Des femmes comme Souad Merah, la grande sœur de Mohamed Merah ou encore Hayat Boumeddiene, veuve d'Amedy Coulibaly, ont trompé les autorités à plusieurs reprises à l'époque. À tel point, que contrairement aux hommes dont elles ont participé à la radicalisation, elles vivent aujourd'hui libres à l'étranger* », poursuit l'essayiste.

À LIRE AUSSI : **Antiterrorisme : dans la peau des djihadistes**

D'autant que, dans l'organisation Daech, les femmes jouent d'abord un rôle majeur : celui de propagandiste, soit celles qui participent à la radicalisation des nouvelles recrues. S'il leur est interdit de porter les armes quand elles sont « sur zone », l'El leur réserve tout un tas d'activités qui va au-delà de l'essentialisation des sexes. Selon Louise El Yafi, en plus d'être des épouses et des mères qui doivent transmettre l'idéologie aux lionceaux du califat, les femmes jouent un rôle « *d'agent adoucissant* » afin de rendre l'idéologie djihadiste moins « *monstrueuse* », notamment pour d'autres femmes encore indécises.

La guerre n'est pas que physique

La désillusion est souvent forte pour les femmes parties sur zone et qui s'imaginaient déjà, voile au vent et kalachnikov à la main. Or si elles en viennent à prendre les armes, c'est une « *bonne nouvelle* » selon Géraldine Casutt car « *cela signifie que le groupe est en difficulté.* » Une fois de retour en France en revanche, un dilemme se pose pour les autorités. Comment qualifier les faits si la revenante n'a pas exercé de faits de violence ? « *On prend désormais au sérieux les femmes dans le risque violent mais toujours pas au sérieux dans le système, c'est-à-dire le danger que peuvent représenter des acteurs non violents dans un groupe terroriste.* », regrette la chercheuse.

À LIRE AUSSI : Hugo Micheron : « On n'arrive pas à penser le djihadisme sur le long terme »

Des faits d'autant plus difficiles à appréhender lorsque le djihadisme se trouve en « marée basse » soit en période de reflux, pour reprendre l'expression du docteur en sciences politiques Hugo Micheron. « *Dans cette phase, se déploient tous les rôles qui se donnent à voir dans des expressions non violentes : la communication, le prosélytisme, les mariages et remariages, la fonction sociale, les naissances. Des faits qui passent sous les radars car ils n'enfreignent pas la loi*, développe Géraldine Casutt. *Comment mesurer que l'on fait des enfants au service d'un groupe violent ? Il n'y a rien à incriminer et c'est toute la difficulté que l'on peut avoir.* » C'est là toute la défaillance de l'Occident : à trop vouloir enfermer le djihadisme dans son expression seule de la violence, on ne perçoit pas qu'il y a plusieurs façons de faire la guerre.

Sur le même thème